

heureux de vivre même ceux que les souffrances détachent de la vie, une barque assez pesamment chargée tournait la pointe de Torro et se disposait à entrer dans le second bassin du lac de Como.

L'air était pur et transparent comme du cristal ; pas un nuage ne voilait l'azur du ciel, éclairé par les teintes roses du couchant ; les montagnes étalaient leur belle verdure, et les villas de marbre dormaient paresseuses au bord des eaux.

Cependant une circonstance étrange semblait avoir paralysé ce pays, ordinairement si gai et si plein d'animation.

Les portes étaient closes ; pas un paysan, pas un pêcheur ne se montrait ; les bateaux restaient dans la darse, les troupeaux dans les étables.

Un sommeil de plomb s'était étendu sur la contrée. Les oiseaux même participaient de cette terreur : à peine les attendait-on gazouiller dans le feuillage.

Un bruit inaccoutumé frappait les échos des montagnes : c'était un roulement lointain et incessant comme celui du tonnerre.

De temps en temps il s'affaiblissait pour se rapprocher ensuite, et retentir avec un fracas assourdissant jusque dans les cavernes les plus reculées.

La guerre et ses horreurs approchaient de ces vallées paisibles ; la main de l'homme allait détruire ce que la main de Dieu avait fait si splendide. Nous ne savons pas jour de ses bienfaits, et nous ne les paierons jamais que d'ingratitude.

La barque que nous avons signalée avançait péniblement. La tente était baissée : un seul rameur, placé à la plus longue extrémité, tournait autour de deux ou trois larges malles posées à la hâte l'une à côté de l'autre.

A un coup de canon plus fort, une femme souleva la voile et dit au rameur d'un ton d'impatience :

—Stefano, nous ne marchons pas, il nous sera impossible d'atteindre notre destination.

—Eccellenza, je le sais bien ; mais qu'y puis-je faire ? Cette barque est lourde ; je suis seul ; les eaux sont épaissies. Oh ! si j'avais une de nos gondoles sur les lagunes, vous verriez un autre mouvement !

—Quo devenir, mon Dieu ! quo faire ? Ma sœur est inanimée, elle souffre horriblement. Elle supplie qu'on la débarque, mais où ? je ne vois personne nulle part, la frayeur chasse tout le monde ; nous allons indubitablement périr.

—Ah ! si monseigneur se sit là, il m'aiderait, lui !

—Hélas ! répliqua la femme, où sont-ils en effet ?

—Marchons de notre mieux, madame, Dieu ne nous abandonnera pas.

—Sommes nous loin encore ?

—Ah ! bien loin, je crois : Ne voici que le second bassin, et cette maison est entre le troisième et le quatrième ; jamais je ne pourrai aller jusque-là sans me reposer.

—Eh bien ! je t'aiderai ; veux-tu ?

—Oh ! Eccellenza ! vous ?

—Montre-moi seulement.

—En aurez-vous la force ?

—Je l'aurai !...

Le batelier secoua la tête.

—Vous ne ferez pas avancer la barque d'une brasse par quart d'heure. Vos mains ne sont pas faites pour cette besogne-là.

Un cri poussé dans la cabine rappela la comtesse Dandolo, qu'on doit avoir reconnue, près de sa sœur, étendue sur des matelas, respirant à peine et se plaignant d'une voix déchirante.

—Qu'y a-t-il encore ? demanda Amaranthe en se penchant sur la malade en essayant de soulever sa tête endolorie, que voulez-vous, ma bien aimée Aurora ?

—Oh ! je veux mourir ; voilà ce que je désire, que je demande à Dieu qui m'écoute, à vous qui m'avez tuée !

—Reprenez courage, enfant, ne blasphémez pas la bonté de Dieu ni ma tendresse : elle et moi, nous vous avons sauvée, croyez-le.

—Je souffre ! je souffre !

—Luiza, couvrez un peu les pieds de votre maîtresse, donnez-lui ce cordial qui ordinairement la soulage.

—A quoi bon tout cela, si vous me clouez sur cette barque maudite ? Descendons, ou je me jette dans le lac !

—Stefano, aborde ce village, à la droite ; peut-être y trouverons-nous des secours, dit la comtesse d'un ton résigné.

—Allons, madame !

Il vira le cap sur le village, et après quelques efforts, il toucha enfin une plage assez unie, où il amarra son bateau.

La comtesse marcha en avant pour chercher un gîte, entreprise assez difficile puisque les maisons semblaient inhabitées et quo pas un être vivant ne se montrait aux alentours.

Elle frappa en vain à plusieurs portes : nul ne répondit. Elle appela tout aussi inutilement ; enfin comme elle avisait le clocher de l'église et le presbytère à côté, elle entendit entrouvrir une fenêtre.

Le visage placide d'un prêtre se montra ; elle lui fit signe. Il regarda avec précaution ; lorsqu'il fut certain qu'elle était seule, il ouvrit tout à fait sa croisée.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—Des étrangers qui cherchent un asile pour une jeune fille malade.

—D'où venez-vous ?

—De Venise.

—Combien êtes-vous ?

—Deux femmes et nos domestiques.

—Comment vous appelez-vous ?

—La comtesse Dandolo.

—Vous n'avez point de mari ?

—Il est en fuite d'un autre côté ; il doit nous rejoindre.

—Où allez-vous ?

—A Balbianino, sur ce lac.

—Ah ! vous connaissez la marchesa Bressa ?

—Nous allons chez sa belle-fille d'après son invitation.

Ces questions étaient dictées au curé par une gouvernante d'âge canonique, se dissimulant derrière lui et semblant craindre infiniment pour sa sûreté et pour celle de son maître.

Un colloque s'établit entre eux à voix basse, la comtesse en attendit le résultat.

—Les Français vous ont-ils proscrits ?

—Non, nous ne les avons pas même vus.

—Et la sérénissime république ?

—Encore moins.

—Et le magnanime empereur ?

—Pas davantage.

Malgré sa tristesse, madame Dandolo ne put s'empêcher de sourire.

—Alors, pourquoi vous sauvez-vous ?

Cette question très-simple embarrassait la jeune femme, qui hésita une minute.

Toutes ses réponses étaient transmises et commentées. On